ELIF SHAFAK

CRIME D'HONNEUR

roman

Traduit de l'anglais (Turquie) par
DOMINIQUE LETELLIER

PHÉBUS

Titre original :
Honour

© Elif Shafak, 2012

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2013

I.S.B.N. : 978-2-7529-0743-1

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Quand j'avais sept ans, nous vivions dans une maison de verre. Un de nos voisins, un tailleur de talent, battait souvent sa femme. Le soir, on écoutait les cris, les pleurs, les insultes. Le matin, on vaquait à nos occupations habituelles. Tout le voisinage prétendait n'avoir rien entendu, n'avoir rien vu.

Ce roman est dédié à ceux qui entendent, à ceux qui voient.

Aussi loin qu'il se souvienne, il s'est toujours perçu comme le prince de la maison et sa mère comme celle qui, de façon contestable, le mettait en valeur, était sa protectrice inquiète.

J. M. COETZEE, *Scènes de la vie d'un jeune garçon.*

Esma

Londres, septembre 1992

Ma mère est morte deux fois. Je me suis promis de ne pas permettre qu'on oublie son histoire, mais je n'ai jamais trouvé le temps, la volonté ou le courage de la coucher par écrit. Jusqu'à récemment, je veux dire. Je ne crois pas être en mesure de devenir un véritable écrivain, et ça n'a plus d'importance. J'ai atteint un âge qui me met davantage en paix avec mes limites et mes échecs. Il fallait pourtant que je raconte cette histoire, ne serait-ce qu'à une personne. Il fallait que je l'envoie dans un coin de l'univers où elle pourrait flotter librement, loin de nous. Je la devais à maman, cette liberté. Et il fallait que je termine cette année. Avant qu'il soit libéré de prison.

Dans quelques heures, je retirerai du feu le halva au sésame, je le mettrai à refroidir près de l'évier et j'embrasserai mon époux, feignant de ne pas remarquer l'inquiétude dans ses yeux. Je quitterai alors la maison avec mes jumelles – sept ans, nées à quatre minutes d'intervalle – pour les conduire à une fête d'anniversaire. Elles se disputeront en chemin et, pour une fois, je ne les gronderai pas. Elles se demanderont s'il y aura un clown, à la fête, ou mieux : un magicien.

– Comme Harry Houdini, suggérerai-je.

– Harry Wou-quoi ?

– Woudini, elle a dit, idiote !

– C'est qui, maman ?

Ça me fera mal. Une douleur de piqûre d'abeille. Pas

grand-chose en surface, mais une brûlure tenace à l'intérieur. Je me rendrai compte, comme à tant d'occasions, qu'elles ne connaissent rien de l'histoire de la famille, parce que je leur en ai raconté si peu. Un jour, quand elles seront prêtes. Quand je serai prête.

Après avoir déposé les petites, je bavarderai un moment avec les autres mères. Je rappellerai à l'hôtesse qu'une de mes filles est allergique aux noix et que, comme il est difficile de distinguer les jumelles, il vaut mieux les garder à l'œil toutes les deux, et s'assurer que ni l'une ni l'autre n'ingère d'aliments contenant des noix, y compris le gâteau d'anniversaire. C'est un peu injuste pour mon autre fille, mais entre jumelles ça arrive parfois – l'injustice, je veux dire.

Je retournerai alors à ma voiture, une Austin Montego que mon mari et moi conduisons à tour de rôle. La route de Londres à Shrewsbury prend trois heures et demie. Il est possible que je doive faire le plein d'essence juste avant Birmingham. J'écouterai la radio. Ça m'aidera à chasser les fantômes, la musique.

Bien des fois, j'ai envisagé de le tuer. J'ai élaboré des plans complexes mettant en action un pistolet, du poison, voire un couteau à cran d'arrêt – une justice poétique, en quelque sorte. J'ai même pensé lui pardonner, tout à fait, en toute sincérité. En fin de compte, je n'ai rien accompli.

⋆

En arrivant à Shrewsbury, je laisserai la voiture devant la gare et je parcourrai à pied en cinq minutes la distance me séparant du sinistre bâtiment de la prison. Je ferai les cent pas sur le trottoir ou je m'adosserai au mur, face au portail, pour attendre qu'il sorte. Je ne sais pas combien de temps ça prendra. Je ne sais pas non plus comment il réagira en me voyant. Je ne l'ai pas revu depuis plus d'un an. Au début, je lui rendais visite régulièrement mais, alors qu'approchait le jour de sa libération, j'ai cessé de venir.

À un moment, le lourd battant s'ouvrira et il sortira. Il

lèvera le regard vers le ciel couvert, lui qui a perdu l'habitude d'une aussi vaste étendue au-dessus de lui, en quatorze années d'incarcération. Je l'imagine plissant les yeux pour se protéger de la lumière du jour, comme une créature de la nuit. Pendant ce temps, je ne bougerai pas, je compterai jusqu'à dix, ou cent, ou trois mille. On ne s'embrassera pas. On ne se serrera pas la main. Un hochement de tête et un salut murmuré de nos voix fluettes et étranglées. Arrivé à la gare, il sautera dans la voiture. Je serai surprise de constater qu'il est toujours musclé. C'est encore un jeune homme, après tout.

S'il veut une cigarette, je ne m'y opposerai pas, bien que j'en déteste l'odeur et que je ne laisse mon mari fumer ni dans la voiture ni à la maison. Je roulerai à travers la campagne anglaise, entre des prairies paisibles et des champs cultivés. Il m'interrogera sur mes filles. Je lui dirai qu'elles sont en bonne santé, qu'elles grandissent vite. Il sourira comme s'il avait la moindre idée de ce que c'est d'être parent. Je ne lui poserai aucune question en retour.

J'aurai apporté une cassette pour la route. « Les plus grands succès d'ABBA » – toutes les chansons que ma mère aimait fredonner en cousant, en faisant la cuisine ou le ménage : *Take a Chance on Me*, *Mamma Mia !*, *Dancing Queen*, *The Name of the Game*… Parce qu'elle nous regardera, j'en suis certaine. Les mères ne montent pas au paradis, quand elles meurent. Elles obtiennent la permission de Dieu de rester un peu plus longtemps dans les parages pour veiller sur leurs enfants, quoi qu'il se soit passé entre eux au cours de leurs brèves vies mortelles.

De retour à Londres, on gagnera Barnsbury Square et je chercherai une place de stationnement en grognant. Il se mettra à pleuvoir – des petites gouttes cristallines – et je réussirai à me garer. Je me demande s'il me dira en riant que j'ai la conduite typique des femmes au volant. Il l'aurait fait, jadis.

On se dirigera ensemble vers la maison, dans la rue silencieuse et lumineuse devant et derrière nous. Pendant un court instant, je comparerai ce qui nous entoure à notre maison de Hackney, celle de Lavender Grove, et je n'en reviendrai pas

de trouver tout si différent, désormais – combien le temps a progressé, alors même que nous ne progressions pas !

Une fois à l'intérieur, on retirera nos chaussures et on enfilera des pantoufles, une paire de charentaises anthracite pour lui, empruntée à mon mari, et pour moi des mules bordeaux à pompon. Son visage se crispera en les voyant. Pour l'apaiser, je lui dirai qu'elles sont un cadeau de mes filles. Il se détendra en comprenant que ce ne sont pas les siennes à *elle*, que la ressemblance n'est que pure coïncidence.

Depuis la porte, il me regardera faire du thé, que je lui servirai sans lait mais avec beaucoup de sucre, à condition que la prison n'ait pas changé ses habitudes. Puis je sortirai le halva au sésame. On s'assoira tous les deux près de la fenêtre, nos tasses et nos assiettes à la main, comme des étrangers polis observant la pluie sur les jonquilles du jardin. Il me complimentera sur mes talents de cuisinière et me confiera que le halva au sésame lui a manqué, tout en refusant d'en reprendre. Je lui dirai que je respecte la recette de maman à la lettre, mais que jamais il n'est aussi bon que le sien. Ça le fera taire. On se regardera dans les yeux, dans un silence lourd. Puis il s'excusera, prétextera de la fatigue pour demander à aller se reposer, si c'est possible. Je le conduirai à sa chambre et je refermerai lentement la porte.

Je le laisserai là. Dans une pièce de ma maison. Ni loin ni trop près. Je le confinerai entre ces quatre murs, entre la haine et l'amour, sentiments que je ne peux m'empêcher d'éprouver, piégés dans une boîte au fond de mon cœur.

C'est mon frère.

Lui, un meurtrier.

Des noms comme des morceaux de sucre

Un village près de l'Euphrate, 1945

Quand Pembe naquit, Naze fut si triste qu'elle oublia ses souffrances des vingt-six dernières heures et le sang qui coulait entre ses jambes. Elle tenta de se lever. C'est du moins ce que tout le monde a raconté – toutes celles qui étaient présentes à l'accouchement en ce jour venteux.

Elle eut beau vouloir partir, Naze ne put aller nulle part : à la grande surprise des femmes dans la pièce et de son mari, qui attendait dans le jardin, une nouvelle vague de contractions la contraignit à se recoucher. Quelques minutes plus tard, la tête d'un second bébé apparut. Beaucoup de cheveux, peau rougeaude, humide, fripée. Une autre fille, plus petite encore.

Cette fois, Naze ne chercha pas à s'enfuir. Elle poussa un soupir, enfouit son visage dans l'oreiller et se tourna vers la fenêtre ouverte, comme si elle s'efforçait d'entendre le destin murmurer dans le vent, doux comme le lait. Elle se dit que, si elle écoutait très attentivement, elle pourrait percevoir une réponse des cieux. N'y avait-il pas, après tout, une raison qu'elle ignorait mais qui était sûrement évidente aux yeux d'Allah, pour qu'Il leur ait envoyé deux filles de plus, alors qu'ils en avaient déjà six, et toujours aucun fils ?

Naze fit la moue puis serra les lèvres, décidée à ne plus articuler un mot jusqu'à ce qu'Allah explique, complètement et de manière convaincante, les motifs de Ses actions. Même dans son sommeil, sa bouche restait hermétiquement close.

Durant les quarante jours et les quarante nuits qui suivirent, elle ne prononça pas une parole. Pas même quand elle cuisinait des pois chiches dans de la graisse de queue de mouton, ni quand elle donnait leur bain à ses six autres filles dans la grande bassine ronde en étain, ni quand elle faisait du fromage assaisonné d'ail sauvage et d'herbes, ni quand son mari lui demandait comment elle aimerait appeler les bébés. Elle garda le silence du cimetière près des collines, où ses ancêtres étaient enterrés et où, elle aussi, reposerait un jour.

C'était un village kurde, rude et désolé, sans route, sans électricité, sans médecin, sans école. Seules de rares nouvelles de l'extérieur perçaient la gangue qui l'isolait. Les suites de la Seconde Guerre mondiale, la bombe atomique… Les villageois n'en avaient rien appris. Pourtant, ils étaient convaincus que des choses étranges se produisaient dans l'univers, c'est-à-dire par-delà les rives de l'Euphrate. Le monde étant ce qu'il était, il ne servait à rien de souhaiter le découvrir. Tout ce qui avait été et tout ce qui serait était déjà présent, ici et maintenant. Les êtres humains étaient destinés à la sédentarité, comme les arbres et les rochers. Sauf si vous étiez un de ces trois personnages : le mystique errant qui a perdu son passé, le fou qui a perdu la tête ou un Majnûn qui a perdu sa bien-aimée.

À part les derviches, les originaux et les amants, les autres ne s'étonnaient de rien et considéraient que tout était comme il se devait. Quoi qu'il se produisît dans un coin du village, ça se savait immédiatement. Les secrets étaient un luxe que seuls les riches pouvaient s'offrir et, à Mala Çar Bayan, qui signifie « maison des quatre vents », personne n'était riche.

Les anciens du village, trois hommes menus et pitoyables, occupaient presque tout leur temps dans l'unique café à contempler les mystères de la Sagesse divine et la stupidité des politiciens en sirotant leur thé dans des verres minces comme des coquilles d'œufs, aussi fragiles que la vie. Quand ils furent informés du vœu de silence de Naze, ils décidèrent de lui rendre visite.

– Nous sommes venus te mettre en garde, car tu es sur le

point de commettre un sacrilège, lui dit le premier homme, si âgé que la moindre brise risquait de le jeter à terre.

– Comment peux-tu espérer qu'Allah le Tout-Puissant te révèle Ses intentions alors qu'on sait qu'Il ne s'est jamais adressé qu'aux prophètes ? remarqua le second homme qui n'avait plus que quelques dents dans la bouche. En tout cas, il n'y avait aucune femme parmi eux.

Le troisième homme agita les mains, raides et noueuses comme des racines d'olivier.

– Allah veut t'entendre parler, déclara-t-il. Dans le cas contraire, Il t'aurait faite poisson.

Naze les écouta en se tamponnant les yeux de temps à autre avec les pans de son foulard. Pendant un moment, elle s'imagina poisson – une grande truite brune dans la rivière, ses nageoires luisant au soleil, ses taches entourées de halos pâles. Elle ne savait pas que ses enfants et ses petits-enfants, à différentes époques de leurs vies, se sentiraient attachés à diverses sortes de poissons, et qu'une affinité avec le royaume des eaux habiterait la famille pendant des générations à venir.

– Parle ! ordonna le premier vieillard. C'est contre nature pour ton genre de rester silencieuse. Tout ce qui est contre la nature est contre la volonté d'Allah.

Naze resta silencieuse.

Quand les honorables invités se retirèrent, elle s'approcha du berceau où dormaient les jumelles. Les flammes dans la cheminée éclairaient la pièce d'une lueur dorée qui conférait à la peau des bébés un éclat doux, presque angélique. Son cœur fondit. Elle se tourna vers ses six filles, qui s'étaient rassemblées derrière elle, de la plus grande à la plus petite, et annonça, d'une voix à la fois rauque et vide :

– Je sais quel nom je vais leur attribuer.

– Dis-nous, *mama* ! s'exclamèrent les filles, tout excitées, ravies de l'entendre parler à nouveau.

Naze s'éclaircit la gorge et déclara, comme vaincue :

– Celle-ci sera Bext et celle-là Bese.

– Bext et Bese, reprirent les filles à l'unisson.

– Oui, mes enfants.

Elle fit claquer ses lèvres comme si ces noms avaient laissé un goût dans sa bouche, une saveur salée et aigre. Bext et Bese en kurde, Kader et Yeter en turc, Destinée et Assez dans toutes les langues possibles. C'était sa façon de dire à Allah : « Comme une bonne musulmane, je me soumets à mon destin, mais j'ai eu mon lot de filles et, la prochaine fois que je serai enceinte, et je sais que ce sera la dernière, parce que j'ai quarante et un ans et que je ne suis plus de prime jeunesse, il faut que Vous me donniez un fils, et rien d'autre qu'un fils. »

Le soir, quand leur père rentra à la maison, les filles se précipitèrent pour lui annoncer la nouvelle :

– Papa ! Papa ! Maman parle.

Berzo, bien que ravi d'entendre enfin sa femme reparler, fronça les sourcils quand il apprit quels noms elle avait choisis pour les bébés. Il resta un long moment silencieux, secouant la tête.

– Destinée et Assez, marmonna-t-il comme à lui-même, ce ne sont pas des noms que tu as donnés aux enfants, c'est une pétition au ciel !

Naze baissa les yeux et observa le gros orteil qui sortait d'un trou dans sa chaussette en laine.

– Des noms suggérant un ressentiment risquent d'offenser le Créateur, continua-t-il. Pourquoi attirer Sa colère sur nous ? Il vaut mieux nous en tenir à des noms ordinaires, par prudence.

Il annonça alors qu'il avait une alternative : Pembe et Jamila – Rose et Belle. Des noms tels des morceaux de sucre qui fondent dans le thé, doux, onctueux, sans aspérités.

La décision de Berzo avait beau être définitive, les choix de Naze ne s'oublièrent pas si facilement. Ils s'attardèrent dans l'esprit de tous, attachés à l'arbre généalogique comme des cerfs-volants pris dans les branches. On appela donc les jumelles par leurs deux noms : Pembe-Kader et Jamila-Yeter, Destinée-Rose et Assez-Belle. Qui aurait pu deviner que l'un de ces noms ferait un jour la une des journaux dans le monde entier ?

Couleurs

Un village près de l'Euphrate, 1953

Depuis qu'elle était petite, Pembe adorait les chiens. Elle aimait leur manière de lire dans l'âme des gens, même profondément endormis, à travers leurs paupières closes. La plupart des adultes croient que les chiens ne comprennent pas grand-chose, mais elle pensait qu'ils avaient tort, que les chiens comprenaient tout. Ils étaient juste indulgents.

Il y avait, en particulier, un chien de berger qu'elle chérissait – oreilles tombantes, long museau, fourrure broussailleuse noir, blanc et marron. Doté d'un bon naturel, il pourchassait les papillons, rapportait les brindilles qu'on lui lançait et mangeait presque tout ce qu'on lui donnait. Elle l'appelait Kitmir, quand ce n'était pas Quto ou Dodo. Il répondait à de multiples noms.

Un jour, tout à coup, l'animal eut un comportement bizarre, comme s'il était possédé par un djinn maléfique. Quand Pembe tenta de le caresser, il se retourna en grognant et lui mordit la main. Au-delà de la minuscule entaille qu'il avait causée, c'est le changement de caractère du chien qui inquiéta. Ces derniers temps, il y avait eu une épidémie de rage dans la région, et les trois anciens du village insistèrent pour que Pembe consulte un médecin – sauf qu'il n'y en avait pas à moins de cent kilomètres.

C'est ainsi que la petite Pembe, accompagnée de son père Berzo, prit d'abord un minibus, puis un car jusqu'à la grande

ville, Urfa. L'idée de passer une journée loin de sa jumelle Jamila lui provoqua un frisson, mais elle n'en était pas moins ravie d'avoir son père rien que pour elle. Berzo, solide, large d'épaules, les traits bien marqués, la moustache généreuse, avait des mains de paysan, des cheveux qui grisonnaient aux tempes et de gentils yeux noisette. Sauf quand il piquait une colère, il était plutôt calme, même si ne pas avoir de fils pour porter son nom au bout de la terre l'attristait profondément. Homme de peu de mots et de sourires plus rares encore, il communiquait pourtant mieux avec ses enfants que son épouse. En retour, ses huit filles se disputaient son amour, telles des poules devant partager une poignée de graines.

Se rendre en ville était amusant, excitant même. Attendre à l'hôpital ne fut ni l'un ni l'autre. Vingt-trois personnes patientaient devant la porte du médecin. Pembe les avait comptées, parce que, contrairement aux autres petites filles de huit ans de son entourage, Jamila et elle allaient à l'école – un bâtiment décrépit de plain-pied à quarante minutes de marche, dans le village voisin. Au milieu de la salle de classe, un poêle donnait plus de fumée que de chaleur. Les plus jeunes enfants s'installaient d'un côté, les plus âgés de l'autre. Comme on ouvrait peu les fenêtres, l'air était rance et épais comme de la sciure.

Avant d'entrer à l'école, Pembe croyait que tout le monde parlait kurde. Elle savait désormais que ce n'était pas le cas. Il y avait même des gens qui ne connaissaient pas du tout le kurde. Leur maître, par exemple. Les cheveux rares coupés court, les yeux tristes semblant regretter la vie qu'il avait abandonnée à Istanbul quand on l'avait envoyé dans ce village perdu, il s'irritait quand des élèves ne le comprenaient pas, ou quand ils faisaient, à ses dépens, des plaisanteries en kurde. Dernièrement, il avait introduit de nouvelles règles. Quiconque articulait un seul mot en kurde devrait se placer dos à ses camarades, sur un pied, à côté du tableau. La plupart des contrevenants étaient pardonnés au bout de quelques minutes à condition de promettre de ne plus recommencer mais, de temps à autre, un élève était oublié là et restait des heures dans la même position. Cette règle entraîna des réactions opposées

chez les jumelles. Si Jamila se tut tout à fait, refusant de parler quelque langue que ce soit, Pembe fit de son mieux pour exceller en turc, bien décidée à se familiariser avec la langue du maître et, grâce à ça, à gagner son cœur.

Leur mère ne voyait pas l'intérêt de déployer tant d'efforts pour apprendre des mots et des chiffres qui ne leur serviraient à rien, puisque, bientôt, elles seraient mariées, mais son époux insistait pour que ses filles soient instruites.

– Chaque jour, elles font l'aller-retour à pied, et ça use leurs chaussures, grommelait Naze. Et pour quoi ?

– Pour qu'elles puissent lire la Constitution, rétorquait Berzo.

– C'est quoi, une constitution ? demandait-elle, soupçonneuse.

– La loi, ignorante ! Le grand livre ! Il y a des choses autorisées et des choses interdites, et si on ne connaît pas la différence, on a de graves ennuis.

Naze fit claquer sa langue. Il ne l'avait pas convaincue.

– En quoi est-ce que ça va aider mes filles à se marier ?

– Qu'est-ce que tu en sais ? Si un jour leur mari ne les traite pas bien, elles n'auront pas à le supporter. Elles pourront partir avec leurs enfants.

– Ah, oui ? Et où iraient-elles ?

Berzo n'y avait pas pensé.

– Elles trouveront refuge chez leur père, bien sûr !

– Hum… C'est pour ça qu'elles marchent plus d'une heure chaque jour et qu'elles se remplissent la tête de tous ces trucs ? Pour retourner dans la maison où elles sont nées ?

– Apporte-moi donc du thé ! Tu parles trop.

– Pas question ! marmonna Naze en gagnant la cuisine. Jamais une de mes filles n'abandonnera son mari. Sinon, je lui donnerai une sacrée raclée, même si je suis morte. Je reviendrai sous forme de spectre.

Cette menace, vide et impétueuse, était pourtant une prophétie. Bien après sa mort, Naze revint hanter ses filles, certaines plus que d'autres. Elle était butée. Jamais elle n'oubliait. Jamais elle ne pardonnait – contrairement aux chiens.

Le jour dont nous parlons, alors qu'ils attendaient à l'hôpital, Pembe observait, éberluée, les hommes et les femmes qui faisaient la queue dans le couloir. Certains fumaient ou mangeaient le pain plat qu'ils avaient apporté de chez eux, d'autres protégeaient des blessures ou gémissaient de douleur. Sur eux tous planait une lourde puanteur – sueur, désinfectant, sirop pour la toux.

Tandis qu'elle se faisait une idée des affections de chaque patient, la petite fille éprouvait une admiration croissante pour le médecin qu'elle allait rencontrer. L'homme qui pouvait guérir des maux si divers devait être une personne extraordinaire, décida-t-elle. Un devin. Un mage. Un sorcier sans âge aux doigts miraculeux. Quand leur tour arriva, frémissante de curiosité, elle suivit son père dans le cabinet médical.

À l'intérieur, tout était blanc. Pas comme la mousse de savon qui se formait au lavoir. Pas comme la neige qui s'amoncelait dehors pendant les nuits d'hiver ni comme le petit-lait qu'on mêlait à l'ail sauvage pour faire du fromage. C'était un blanc comme elle n'en avait jamais vu auparavant – inflexible, surnaturel. Un blanc si froid qu'elle en frissonna. Les chaises, les murs, la table d'examen, jusqu'aux coupelles et aux instruments qui étaient nimbés de cette non-couleur. Pembe ne pensait pas que le blanc pût être si déconcertant, si distant, si sombre.

Une plus grande surprise l'attendait : le médecin était une femme – mais différente de sa mère, de ses tantes, de ses voisines. Tout comme la pièce baignait dans cette absence de couleur, le médecin face à elle ne possédait aucune des qualités que Pembe associait à la féminité. Sous sa longue blouse, elle portait une jupe couleur taupe aux genoux, des bas de la texture la plus fine et la plus douce possible, et des bottes en cuir. Ses lunettes rectangulaires lui donnaient un air de chouette de mauvaise humeur – non que l'enfant eût vu une chouette de mauvaise humeur, mais elle imaginait qu'elle devait avoir cette tête-là. Comme elle était différente des femmes qui travaillaient de l'aube au crépuscule dans les champs, qui se ridaient à force de plisser les yeux au soleil et qui enfantaient jusqu'à ce qu'elles aient assez de fils ! Cette femme-là était habituée

à ce que les gens, même les hommes, boivent la moindre de ses paroles. Jusqu'à Berzo qui avait retiré sa casquette et voûtait les épaules, en sa présence.

Le médecin n'accorda au père et à la fille qu'un coup d'œil distrait, comme si leur simple existence l'épuisait – l'attristait, même. À l'évidence, ils étaient les dernières personnes qu'elle avait envie de soigner au milieu d'une dure journée. Elle ne leur dit pas grand-chose, laissant l'infirmière poser les questions importantes : *Comment se comporte le chien ? A-t-il l'écume aux lèvres ? Semble-t-il redouter l'eau ? A-t-il mordu quelqu'un d'autre au village ? L'a-t-on observé après ?* L'infirmière parlait très vite, le temps lui étant compté. Pembe fut heureuse que sa mère ne soit pas venue avec eux. Naze n'aurait pas été capable de suivre la conversation et, rendue acerbe par l'appréhension, elle aurait tiré toutes les mauvaises conclusions.

Tandis que le médecin rédigeait l'ordonnance, l'infirmière administrait une piqûre à l'enfant, dans le ventre, ce qui fit pousser à Pembe un cri strident. Elle pleurait encore très fort quand ils sortirent du cabinet, et le regard de ceux qui attendaient leur tour accentua sa détresse. C'est à ce moment que son père, tête droite, épaules en arrière – Berzo à nouveau –, lui murmura que si elle se calmait, si elle redevenait la gentille petite fille qu'il connaissait, il l'emmènerait au cinéma.

Pembe se tut immédiatement, les yeux brillants. Le mot « cinéma » ressemblait à un bonbon dans son papier chatoyant. Elle ne savait pas ce qu'il y avait dedans, mais elle ne doutait pas que ce soit quelque chose de délicieux.

⋆

La ville comptait deux salles. La plus grande accueillait plus d'hommes politiques en visite que d'acteurs et de musiciens locaux. Avant et après les élections, des foules s'y rassemblaient pour entendre des discours enflammés, promesses, engagements et propagande tourbillonnant comme un essaim d'abeilles.

La seconde salle, bien plus modeste, était tout aussi

populaire. On y projetait des films de qualité variée, en fonction des goûts des propriétaires qui, préférant les aventures aux tirades politiques, payaient grassement les contrebandiers qui leur apportaient de nouveaux films – à côté de sacs de tabac, de thé et d'autres denrées rares. Les habitants d'Urfa avaient donc vu nombre de westerns avec John Wayne en plus du *Déserteur de Fort Alamo*, de *Jules César* et de films avec ce drôle de petit homme à moustache noire, dont *La Ruée vers l'or*.

Ce jour-là, il s'agissait d'un film turc en noir et blanc, que Pembe regarda du début à la fin, la bouche légèrement entrouverte. L'héroïne était une jolie jeune fille pauvre, amoureuse d'un garçon plus riche et trop gâté. Mais il changeait. Telle était la magie de l'amour ! Alors que tout le monde – à commencer par les parents du garçon – critiquait les amants et s'ingéniait à les séparer, ils se retrouvaient en secret sous un saule pleureur près de la rivière. Là, ils se tenaient par la main et chantaient des chansons tristes comme un soupir.

Pembe adora tout, au cinéma – le hall et ses ornements, les lourds rideaux en velours rouge, l'obscurité qui tombait, épaisse. Elle était impatiente de raconter ces merveilles à Jamila. Dans le bus qui la ramenait chez elle, elle chanta sans cesse le thème du film :

Ton nom est gravé sur mon destin,
Ton amour coule dans mes veines
Si tu souris à quelqu'un
Je me tuerai ou d'abord me tuera ma peine.

Tandis que Pembe ondulait des hanches et faisait voler ses mains, les autres passagers applaudissaient et la félicitaient. Quand elle se tut, plus par fatigue que par timidité, Berzo éclata de rire, des pattes-d'oie se formant au coin de ses yeux.

– Ma petite fille si talentueuse ! s'exclama-t-il fièrement.

Pembe enfouit son visage contre la large poitrine de son père et inhala la lavande dont il parfumait sa moustache. Elle ne le savait pas, mais ce serait un des moments les plus heureux de sa vie.

⋆

À leur retour, ils trouvèrent Jamila dans tous ses états, les yeux gonflés. Elle avait attendu pendant des heures, collée contre la fenêtre à se tripoter les cheveux, à se mordre les lèvres. Puis, soudain, sans raison, elle avait poussé un cri terrible. En dépit des efforts de sa mère et de ses sœurs pour la calmer, elle n'avait cessé de sangloter.

– Quelle heure était-il, quand Jamila a crié ? demanda Pembe.

Naze réfléchit un moment.

– Dans l'après-midi, je crois, pourquoi ?

Pembe ne proposa pas de réponse. Elle avait appris ce qu'elle voulait savoir. Sa jumelle et elle, bien que séparées de cent kilomètres, avaient crié de concert à l'heure de la piqûre. On dit que les jumeaux ont deux corps et une âme, mais c'est plus que ça. Ils sont un corps et une âme. Destinée et Assez. Quand l'une fermait les yeux, l'autre devenait aveugle. Si l'une se blessait, l'autre saignait. Quand l'une faisait un cauchemar, c'était le cœur de l'autre qui se déchaînait dans sa poitrine.

Le soir, Pembe montra à Jamila les mouvements de danse qu'elle avait retenus en regardant le film. Jouant l'héroïne, à tour de rôle, elles virevoltèrent, s'embrassèrent et se serrèrent l'une contre l'autre comme le couple d'amoureux, le tout en riant.

– Pourquoi tout ce bruit ?

C'était Naze, la voix cinglante de dédain. Elle vannait du riz sur un plateau, séparant le bon grain de l'ivraie.

Pembe lui en voulut, écarquilla les yeux et répondit :

– On dansait, c'est tout !

– Et pourquoi ? répliqua Naze. À moins d'avoir décidé de devenir des traînées, toutes les deux !

Pembe ne savait pas ce qu'était une traînée, mais elle n'osa pas interroger sa mère. Elle était furieuse : pourquoi Naze ne pouvait-elle prendre plaisir à la chanson, comme les passagers du car ? Pourquoi de parfaits étrangers étaient-ils plus tolérants que sa plus proche parente ? Elle se le demandait encore quand

elle entendit Jamila faire un pas, comme pour assumer toute la culpabilité, et murmurer :

– On est désolées, mama, on ne le refera plus.

Pembe, se sentant trahie, lança un coup d'œil assassin à sa jumelle.

– C'est pour votre bien, que je vous dis ça. Si vous riez trop aujourd'hui, prophétisa Naze, vous pleurerez demain. Il vaut mieux être mal tout de suite que juste après.

– Je ne comprends pas pourquoi on ne peut pas rire aujourd'hui, demain et les jours suivants, rétorqua Pembe.

Ce fut au tour de Jamila de froncer les sourcils contre sa jumelle. L'insolence de sa sœur ne l'avait pas seulement surprise, elle l'avait mise dans une position inconfortable. Elle retint son souffle, craignant ce qui allait suivre : le rouleau à pâtisserie. Chaque fois qu'une des filles se comportait mal, Naze la frappait de cette baguette qui était son principal ustensile de cuisine. Jamais sur le visage – la beauté d'une fille était sa dot –, mais sur le dos ou les fesses. Les filles trouvaient étrange que l'accessoire qu'elles redoutaient le plus aidât à fabriquer les pâtisseries aériennes qu'elles adoraient.

Pourtant, ce soir-là, Naze ne punit personne. Elle fronça le nez, secoua la tête et détourna les yeux, comme si elle aspirait à être ailleurs. Quand elle reprit la parole, sa voix était calme.

– La pudeur est le seul bouclier d'une femme, déclara-t-elle. Ne l'oubliez jamais. Si vous ne la conservez pas, vous ne vaudrez pas plus qu'un *kuruş*[1] écorné. Ce monde est cruel. Il n'aura pas pitié de vous.

Mentalement, Pembe jeta une pièce en l'air et la regarda retomber dans sa paume. Il y avait toujours deux possibilités, deux seulement. On gagnait ou on perdait. Dignité ou disgrâce, et peu de consolation pour ceux qui tombaient sur le mauvais côté.

Tout ça parce que les femmes étaient faites de la batiste la plus fine, alors que les hommes étaient coupés dans un tissu plus épais et plus sombre. C'était ainsi que Dieu les avait

1. Petite pièce de monnaie turque.

confectionnés, l'un supérieur à l'autre. Quant à savoir pourquoi Il avait fait ça, ce n'était pas aux humains d'en décider. Seul comptait le fait que le noir ne révélait pas les taches comme le blanc, sur lequel la moindre poussière se voyait. On remarquait donc immédiatement les femmes souillées et on les séparait des autres, comme le bon grain de l'ivraie, et quand une vierge se donnait à un homme – même si c'était celui qu'elle aimait –, elle avait tout à perdre et lui rien.

C'est ainsi que, dans le pays où naquirent Destinée-Rose et Assez-Belle, « honneur » était plus qu'un mot. C'était aussi un nom. On pouvait le donner à un enfant, à condition que ce soit un garçon. Les hommes avaient de l'honneur – les vieillards, ceux dans la force de l'âge, même les écoliers, si jeunes que, si on leur appuyait sur le nez, il en sortirait du lait. Les femmes n'avaient pas d'honneur. Elles étaient marquées par la honte. Comme tout le monde le savait, « Honte » était un bien mauvais nom à porter.

En écoutant sa mère, Pembe se souvint de la blancheur impitoyable du cabinet médical. L'inconfort qu'elle y avait éprouvé la saisit de nouveau, plus puissant encore. Elle s'interrogea sur les autres couleurs – bleu pervenche, vert pistache, brun noisette – et sur les autres tissus – velours, gabardine, brocart. Le monde recelait une telle variété ! Sûrement plus qu'un plateau de riz vanné.

Ce serait une des nombreuses ironies de la vie de Pembe, que ce qu'elle détestait le plus dans la bouche de sa mère, elle allait le répéter à sa fille Esma, mot pour mot, des années plus tard, en Angleterre.

Askander… Askander…

Un village près de l'Euphrate, 1962-1967

Pembe était une femme aux pensées illogiques et aux peurs infondées. Cette part de sa personnalité n'avait pas évolué au fil des années – non, Pembe était devenue superstitieuse tout d'un coup, presque d'un jour à l'autre : la nuit où Iskender était né.

La jeune mère – belle, effrayée – avait dix-sept ans. Elle se trouvait dans une pièce crépusculaire, les yeux rivés sur le berceau comme si elle n'était toujours pas convaincue que ce bébé aux doigts roses si fragiles, à la peau translucide et à la tache pourpre sur son petit nez ait survécu, contre toute attente ; que, désormais, il serait son enfant, à elle. Un fils – ce fils que sa mère avait tenté de concevoir, qu'elle avait appelé de ses vœux, qu'elle avait demandé dans ses prières pendant toute sa vie !

Naze avait à nouveau procréé, après Destinée-Rose et Assez-Belle. Il fallait que ce soit un garçon, cette fois – il ne pouvait en être autrement. Allah le lui devait. *Il a une dette envers moi*, affirmait-elle, alors qu'elle savait proférer là un affreux blasphème. Il s'agissait d'un accord secret entre elle et le Créateur. Après tant de filles, Il allait se faire pardonner. Elle en était si convaincue qu'elle avait passé des mois à tricoter des couvertures, des chaussons et des brassières dans un bleu plus profond qu'une nuit d'orage, le tout prévu pour un petit garçon parfait. Elle n'écoutait personne, pas même la sage-femme qui

l'avait examinée après la rupture de la poche des eaux et qui, d'une voix aussi douce que la brise, lui avait annoncé que le bébé se présentait mal, qu'il vaudrait mieux se rendre en ville. Elle avait encore le temps. S'ils partaient tout de suite, ils pourraient atteindre l'hôpital avant le début du travail.

– Balivernes ! avait rétorqué Naze, en soutenant le regard de la sage-femme de ses yeux furieux.

Tout allait bien. Tout était entre Ses mains. Elle avait quarante-neuf ans. Ce serait son enfant miracle. Elle allait donner naissance ici, dans sa propre maison, dans son propre lit, comme à chacune de ses autres grossesses, mais cette fois ce serait un garçon.

Le bébé arrivait par le siège. Il était si gros, il se présentait dans une si mauvaise position ! Les heures passèrent. Personne ne les compta, car ça portait malchance. Allah n'était-Il pas le seul Maître du Temps, l'Horloger divin ? Ce que les simples mortels trouvaient horriblement long ne durait qu'un clignement d'œil pour Lui. C'était pourquoi on avait couvert toutes les pendules de velours noir, ainsi que les miroirs de la maison, qui constituaient des portes vers l'inconnu.

– Elle ne peut plus pousser, constata une des femmes présentes à l'accouchement.

– Il va donc falloir que je le fasse pour elle, déclara la sage-femme sans la moindre hésitation.

Son regard trahit pourtant la peur qu'elle voulait dissimuler. Elle glissa la main dans le corps de Naze jusqu'à toucher le torse visqueux du bébé. Elle sentit un faible battement de cœur, tel le crachotement d'une bougie qui va s'éteindre. Avec douceur mais fermeté, elle tenta de retourner l'enfant dans le ventre. Une fois, deux fois. Elle fut plus brutale la troisième, pressée par l'urgence. Le bébé tourna dans le sens des aiguilles d'une montre, mais ce ne fut pas suffisant. Sa tête compressait le cordon ombilical, réduisant dangereusement la quantité d'oxygène qui lui parvenait.

Naze avait perdu tellement de sang qu'elle s'évanouissait de temps à autre. Ses joues avaient la couleur de l'hiver. Il fallait faire un choix. La sage-femme savait que ne survivrait que la

mère ou l'enfant. Elle n'avait aucun moyen de les sauver tous les deux. Sa conscience observa un silence de nuit sans lune, d'un noir absolu. En un instant, elle prit sa décision : elle allait choisir la femme.

À ce moment, Naze, allongée, les yeux clos, frôlant la mort, saignée à blanc, leva la tête et s'écria : « Non, espèce de putain ! »

Un cri suraigu et puissant qui n'avait rien d'humain. La femme en couches s'était transformée en animal sauvage, avide, farouche, prêt à attaquer quiconque se mettait en travers de son chemin. Elle courait dans une forêt dense, où les rayons du soleil se reflétaient sur les feuilles dorées, libre comme jamais. Ceux qui l'entendirent pensèrent qu'elle avait perdu l'esprit. Seule une folle pouvait crier ainsi.

– Ouvre-moi, salope ! Sors-le ! ordonna Naze.

Elle rit, l'air d'avoir déjà passé un seuil au-delà duquel tout n'était que plaisanterie.

– Tu ne vois pas ? Mon fils arrive ! Sale putain méprisable et jalouse ! Prends une paire de ciseaux ! Tout de suite ! Ouvre-moi le ventre et sors mon fils !

Des nuages de mouches tourbillonnaient dans la pièce comme des charognards au-dessus d'une proie. Il y avait trop de sang partout. Trop de rage et de ressentiment dégoulinant sur les draps, les murs, les tapis. L'air était devenu épais, immobile. Les mouches… Si seulement les mouches pouvaient disparaître !

Naze ne survécut pas. Ni le bébé bien longtemps – ce bébé à propos duquel Naze s'était trompée. Son neuvième enfant, celui qui l'avait tuée et qui s'était ensuite éteint doucement dans son berceau, était une fille.

Ainsi, en ce jour de novembre 1962, alors qu'elle était éveillée dans son lit au petit matin, l'idée que Dieu pût être si arbitraire bouleversait Pembe. À dix-sept ans à peine, elle allaitait déjà un fils ! Elle ne put s'empêcher de penser que, quelque part dans le ciel, sous une lumière aqueuse, sa mère la regardait avec envie. *Huit naissances, cinq fausses couches, un bébé mort et aucun n'était un fils… et Tu donnes un fils bien sain à mon écervelée de fille ! Pourquoi, Allah ? Pourquoi ?*

La voix de Naze résonna dans les oreilles de Pembe, évoluant en une boule de rage incandescente qui descendit dans sa poitrine et se logea dans son ventre. Elle eut beau lutter de toutes ses forces contre ses angoisses, elle ne parvint qu'à en créer de nouvelles. Elles décrivirent des cercles dans son esprit, telles des toupies, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus nulle part où se cacher du regard mauvais de sa mère défunte. Dès qu'elle y prêtait attention, elle retrouvait ce regard partout – dans les graines et les noix de cajou qu'elle pilait dans un mortier en pierre et transformait en pâte pour enrichir son lait, dans les rigoles de pluie qui sillonnaient la fenêtre, dans l'huile d'amande douce dont elle oignait ses cheveux après le bain, dans les bulles de l'épaisse soupe au yaourt qui cuisait sur le poêle.

Allah le Miséricordieux, je t'en supplie, fais que ma mère ferme les yeux dans sa tombe et donne à mon fils force et santé ! priait Pembe en se balançant d'avant en arrière comme si c'était elle qu'on devait endormir, et non le bébé.

⋆

La nuit où Iskender naquit, Pembe fit un cauchemar, comme très souvent pendant sa grossesse, mais celui-ci lui parut si réel qu'elle ne put s'en détacher et ne ressortit jamais complètement des terres liquides du rêve.

Elle se voyait allongée la tête en bas sur un tapis ornemental, les yeux grands ouverts, le ventre gonflé. Au-dessus d'elle, des nuages circulaient dans le ciel. Elle se rendait compte que le tapis était étendu sur l'eau d'une rivière tumultueuse qui tourbillonnait sous son corps. *Comment se fait-il que je ne coule pas ?* se demandait-elle. En guise de réponse, le ciel se fendait et deux mains en descendaient. Étaient-ce les mains de Dieu ou les mains de sa mère ? Elle n'aurait su le dire. Elles ouvraient son ventre. Elle n'éprouvait aucune douleur, seule l'horreur de savoir ce qui se passait. Puis les mains sortaient le bébé. C'était un garçon rondelet aux yeux couleur de galets sombres. Avant que Pembe puisse le toucher, et encore moins le câliner, les mains jetaient le bébé dans la rivière. Il s'éloignait à la surface

de l'eau comme un bout de bois, comme le prophète Moïse dans son panier.

Pembe ne partagea son cauchemar qu'avec une personne, les yeux brillants et brûlants pendant le récit, enfiévrée. Jamila écouta et, soit qu'elle y crût, soit qu'elle voulût libérer sa jumelle de la terreur que lui inspirait le spectre de Naze, elle trouva une explication :

– Tu as été envoûtée. Probablement par un djinn.

– Un djinn ?

– Oui, ma chérie. Les djinns adorent faire la sieste sur les fauteuils et les canapés, tu le sais bien ! Les djinns adultes peuvent s'en extraire à toute vitesse quand ils voient arriver un humain, mais les nourrissons ne sont pas aussi rapides, et les femmes enceintes sont lourdes et maladroites. Tu as dû t'asseoir sur un bébé djinn et l'écraser.

– Oh, mon Dieu !

Jamila fronça le nez comme si elle percevait une mauvaise odeur.

– À mon avis, sa mère a dû revenir et, pour se venger, t'a jeté un sort.

– Qu'est-ce que je vais devenir ?

– Ne t'en fais pas, il y a toujours un moyen d'apaiser un djinn, si furieux soit-il, affirma Jamila.

C'est ainsi que, pendant que Pembe allaitait son nouveau-né, Jamila lui fit jeter du pain sec à une meute de chiens sauvages et s'éloigner sans se retourner, lancer une pincée de sel sur son épaule gauche et une pincée de sucre sur son épaule droite, traverser des champs labourés de frais et passer sous des toiles d'araignées, verser de l'eau de rose dans tous les recoins de la maison et porter une amulette autour du cou pendant quarante jours. Elle espérait ainsi guérir Pembe de sa peur de leur défunte mère. Elle ne parvint qu'à ouvrir la porte aux superstitions – une porte dont Pembe connaissait l'existence, mais qu'elle n'avait pas osé franchir auparavant.

Cependant, Iskender grandissait. La peau de la couleur du sable chaud, les cheveux sombres et ondulés brillants comme de la poussière d'étoiles, les yeux malicieux, sa tache

de naissance sur le nez disparue depuis longtemps, il souriait à l'envi et gagnait les cœurs. Plus son fils devenait beau, plus les choses qu'elle ne pouvait contrôler terrifiaient Pembe : les tremblements de terre, les coulées de boue, les incendies, les maladies contagieuses, la colère du spectre de Naze ou la vengeance d'une mère djinn. Le monde avait toujours été un lieu dangereux mais, soudain, le danger était trop réel, trop proche.

Le désarroi de Pembe était tel qu'elle refusa de donner un nom à son fils, afin de le protéger d'Azraël, l'Ange de la Mort. Si le bébé n'avait pas d'affiliation particulière, se disait-elle, Azraël ne pourrait le trouver, si ardentes soient ses recherches. L'enfant passa donc sans prénom sa première année sur terre, comme une enveloppe sans adresse. Il en alla de même pour sa deuxième, sa troisième et sa quatrième année. Quand on voulait l'appeler, on disait « Fils ! », « Junior ! » ou « Eh, garçon ! ».

Pourquoi Adem ne s'insurgea-t-il pas contre cette absurdité ? Pourquoi ne prit-il pas la situation en main et ne donna-t-il pas un nom à son héritier, comme tout autre homme l'aurait fait ? Quelque chose le retint, une intuition plus forte que son caractère emporté et sa fierté de mâle, un secret entre eux qui conférait à Pembe un pouvoir sur lui et l'affaiblissait, qui le poussait vers un monde interlope, à Istanbul, où il pouvait jouer et être roi, ne serait-ce que pour une nuit.

Ce n'est que lorsque le petit eut cinq ans qu'Adem assuma son rôle et annonça que ça ne pouvait durer éternellement. Son fils irait bientôt à l'école et, s'il n'avait pas de nom d'ici là, les autres enfants s'assureraient de lui attribuer le plus ridicule possible. À contrecœur, Pembe accepta, mais à une condition : elle ramènerait l'enfant au village et obtiendrait la bénédiction de sa jumelle et de son père. Une fois sur place, elle consulterait les trois anciens du village qui, à l'époque, étaient aussi âgés que le mont Ararat, mais qui continuaient à dispenser de sages conseils.

⋆